



Thierry Gaillard

Psychanalyste
et psychogénéticien

Descente au cœur de la crise

Il est ici question d'une invitation à se repencher sur l'œuvre de Sophocle, *Œdipe à Colone*, qui, selon le vœu de l'auteur, pourrait nous éclairer et nous guider pour intégrer l'épreuve de la pandémie, celle de la peste à Athènes comme celle du coronavirus. D'après l'analyse proposée, notre propension à rompre avec nos origines soutient une politique du surmoi, celle du refoulement des crises intérieures, alors qu'il faudrait les subjectiver de manière à les traverser.

Nous en avons fait l'expérience récente, les périodes de crise engendrent leurs lots d'incertitudes et de difficultés. Éprouvantes, fatales parfois, elles nous confrontent à nos limites et mettent à mal les principes d'économie et autres paroles d'Évangile de nos dirigeants. Mais, depuis plus de 2 000 ans, la civilisation moderne et sa politique du refoulement progressent, aussi résistante qu'inconsciente, inéluctablement, semble-t-il. Une fois de plus, elle se nourrit du mal pour reprendre le dessus, du moins en apparence. Une progression qui ne va pas sans mobiliser les mécanismes collectifs et individuels de refoulement en lieu et place d'une intégration des événements. Mais ces refoulements et oublis laissent une dette, laquelle se transmet de manière transgénérationnelle (et-ou épigénétique), nous condamnant au constant effort de sublimation si caractéristique de nos sociétés modernes et de leurs fuites en avant.

LA SURENCHÈRE MODERNE

Particulièrement sollicités en temps de crise, les mécanismes de refoulement et d'oubli pourraient nous échapper tant ils opèrent à notre insu et nous font perdre de vue certains aspects du monde d'avant la crise. De nouvelles règles sont établies, que les enfants apprennent de leurs parents sans toujours connaître celles des précédentes générations. Des libertés sont restreintes, des modes de vie modifiés, de nouvelles manières de travailler (à distance) se développent, des surveillances inédites voient le jour et des lois votées pour asseoir de nouvelles sanctions. Le vocabulaire aussi évolue, des mots anciens sont remplacés par de nouveaux termes qui collent aux changements provoqués par la crise. Quelles en sont les conséquences en termes d'oubli du monde d'avant la crise ? Et quelles sont les adaptations provisoires qui perdureront au-delà de la période de crise, et dont l'importance nous échapperait du fait même des processus de refoulement et d'oubli ?

Si les crises ne sont pas à elles seules responsables des changements dans les sociétés, il semble bien qu'elles précipitent certaines tendances. L'histoire ainsi se construit autour d'événements marquants, tels des curseurs du temps qui donnent la mesure des transformations de la société.

Sous le coup du traumatisme collectif lié au coronavirus, de nouvelles règles se sont imposées d'autant plus facilement qu'elles devaient permettre de contrôler l'évolution du mal – dont on ignore néanmoins à peu près tout. Devant le virus qui échappe à toute prédiction, c'est clairement le discours du « surmoi » qui s'impose pour une surenchère des moyens de contrôle, quitte à en légitimer de nouveaux. Il faut assujettir le micro-organisme et conjurer ses libertés, surtout qu'il voyage sans ticket partout sur la planète. Les mesures et conséquences pleuvent : fermeture des frontières, confinement, funérailles bâclées, contrôles →

DOSSIER

Crises, transitions et développements

→ et répressions, hégémonie du discours spéculo-scientifique, statistiques quotidiennes (peu importe leur fiabilité et leur comparabilité), etc.

Rien de nouveau, voici donc revenu le temps d'une piqure de rappel pour une société pourtant déjà dopée et tyrannisée par son propre surmoi. Drones policiers, menace de vaccination obligatoire, surveillance et géolocalisation, 5G, un coup de fouet pour développer de nouvelles technologies avec la promesse de juteux bénéfices. Autant faire d'une pierre deux coups, puisqu'en plus de garantir le bien de chacun et de tous, la répression est bonne pour l'économie. Ainsi, même si à chaque vague d'épidémie quelque chose est perdu, la fuite en avant de la modernité saura compenser les pertes. Une fois de plus, ce sera un mal pour un bien.

Sur le modèle du développement de la médicalisation des populations, chaque symptôme devient une opportunité pour développer les solutions favorables au développement économique du monde moderne. Les antidépresseurs sont prescrits à tour de bras, surtout en période de crise, et à une population de plus en plus jeune. Il suffit de positiver. La fin justifie les moyens. Pour l'économie, il est intéressant de développer les bonnes maladies, c'est-à-dire rentables sans être mortelles.

La pollution des eaux que cette consommation galopante entraîne permettra de développer le commerce des eaux minérales. Où est le problème ? Il est sorti des écrans radars, noyé dans les eaux, les statistiques n'en parlent plus, on a voulu le faire disparaître et c'est gagné, une fois de plus ! Pour qu'elles soient efficaces, il faudrait même que les mesures prises fissent plus mal que le mal redouté, c'est une question de transfert. Comme en thérapie. Reste l'inconnue quant au besoin de maintenir ces mesures et-ou de la capacité de traverser et d'intégrer l'ensemble des événements et des souffrances provisoirement évités ou soulagés (par le transfert et son prix). Faut-il généraliser ces règles en faisant siennes les nouvelles décisions politiques, ou risquer l'opprobre en appelant au rétablissement des libertés perdues ? Car, entre-temps, le monde a perdu ses couleurs, au lavage la vie s'est même rétrécie, et ceux qui se le rappellent passent pour des rabat-joie.

Les psychiatres et les neuropsychologues diront sans doute que l'oubli est une bonne chose pour préserver l'équilibre psychologique des individus et favoriser leur malléabilité. Il faut suivre le progrès et accepter les nouvelles règles, plus objectives. L'image de l'homme et de la femme est

ici instrumentalisée, victimes sans ressources qu'il faut sauver des griffes du destin. Mais s'il ne faut pas tout jeter des progrès, pourquoi ne pas aussi valoriser le potentiel d'intégration des individus et de la collectivité ? Car l'alternative existe, qui consisterait au contraire à faire un effort de mémoire pour ne pas perdre de vue le monde d'avant la crise. Mieux, et comme en thérapie, il s'agirait de profiter de la crise pour éventuellement intégrer d'autres conflits entre-temps oubliés, toujours en attente de notre attention.

En effet, faut-il absolument écarter du débat nos potentiels de résilience, lesquels sont pourtant les meilleurs garants de la maturation des individus, du développement de leur immunisation ? Les survivants du coronavirus, ceux qui traversent les épreuves, ne vivront-ils pas mieux que ceux qui devront continuer à s'en préserver ? Nos

aïeux disposaient-ils d'autres ressources et connaissances que nous aurions oubliées (non validées scientifiquement) pour traverser leurs épreuves, faire leurs deuils ? Allons-nous perdre ces compétences et nous affaiblir ? Cette alternative n'est, bien entendu, pas sans nous rappeler les quelques dissidences

L'oubli est une bonne chose pour préserver l'équilibre psychologique des individus et favoriser leur malléabilité.

qui sont apparues dans la gestion récente de l'épidémie du coronavirus, quand des pays, comme la Suède, ont refusé d'imposer les mesures de confinement (tout comme, dans un premier temps, la Grande-Bretagne), pensant que l'exposition au virus pouvait aussi produire une immunisation de sa population sur le long terme – comme c'est généralement la règle.

Ne soyons pas dupes, l'humanité devra à nouveau affronter ses démons, et ce n'est pas en obéissant aux injonctions surmoïques qui veulent ériger des barrières toujours plus hautes que la vue sur la campagne nous sera rendue, même si l'on y perce des fenêtres. Ce qui est refoulé ou forcé du langage est susceptible de revenir, « *par la fenêtre* », disait Jacques Lacan. Quant au destin collectif, « *un peuple qui oublie son histoire se condamne à la revivre* », disait pour sa part Winston Churchill.

LA DETTE HISTORIQUE

Si les traumatismes et les crises fissurent les défenses, elles laissent aussi resurgir les fantômes d'autrefois, les mémoires inconscientes, y compris celles transgénérationnelles. Les psychothérapeutes le savent, les crises et les traumatismes sont donc aussi une opportunité pour reprendre le fil d'anciennes histoires refoulées mais

non intégrées, et permettre une guérison plus conséquente. Profiter du retour du refoulé pour l'analyser et l'intégrer constituerait une alternative à la solution moderne du renforcement des refoulements, surmoïque, avec sa fuite en avant et le risque de programmer le retour de la dette accumulée.

N'esquivons donc pas cette invitation au ressouvenir et penchons-nous sur l'histoire des pandémies, en particulier sur la première épidémie documentée qui nous ramène à l'Antiquité et à Athènes. En effet, entre 430 et 426 av. J.-C., plusieurs vagues d'une terrible épidémie de peste décimèrent un tiers de la population. Le rappel et l'analyse de cette pandémie sont d'autant plus intéressants qu'elle survient à un moment charnière de l'histoire des civilisations.

Françoise Dastur souligne l'importance du changement qui prend place à ce moment de l'histoire. « *Les philosophes sont assez d'accord entre eux sur le fait qu'une véritable mutation de la pensée humaine s'est opérée au moment de l'apparition de la philosophie : pour Platon, c'est le passage de l'opinion, de la doxa, à la science, à l'épistémè ; pour Hegel, c'est celui de la représentation figurée dans l'art et la religion au pur concept et à la pure spéculation ; pour Husserl, il s'agit d'une véritable révolution de l'humanité qui invente ainsi une nouvelle attitude à l'égard du monde, l'attitude théorique, alors qu'auparavant tout était dominé par les pratiques. Même Nietzsche voit dans le moment socratique une véritable rupture avec le passé et "l'unique pivot de l'histoire universelle", bien qu'il ne considère nullement cette rupture comme un progrès, mais plutôt comme une décadence.* » (Dastur, 2007.)

Il importe d'analyser les tenants et les aboutissants de cette transition à Athènes, pour mieux comprendre les « solutions » mises en place par notre civilisation moderne, face aux pandémies depuis cette époque. Surtout que la peste à Athènes s'est déclarée dans des circonstances très significatives. Pour se protéger des assauts des Spartes, Périclès avait renforcé la ville et décidé d'y cantonner la population qui vivait jusqu'ici sur les terres. Cet exode rural entraîna la surpopulation des rues de la cité, un contexte qui favorisa la propagation d'autant plus meurtrière de la peste.

Il est ainsi possible d'associer les traumatismes liés à la peste à Athènes avec ce déracinement des individus, éloignés de leur terre pour devenir les enfants de la cité, des citoyens. Un mouvement qui s'accompagne d'une substitution des références aux lois non écrites du vivant, vers celles écrites qui dictent dorénavant le destin des membres de la cité. La violence de l'épidémie de la peste

à Athènes se double ainsi d'un changement de statut des individus. Jusqu'ici enracinés et partie intégrante d'un tout, les nouveaux citoyens s'en trouveront coupés au prétexte qu'ils gagnent de nouveaux droits (démocratiques) et l'accès à plus d'équité, en principe.

Sur ces points, lors de l'épidémie du coronavirus, la question s'est aussi posée quant à la pertinence d'une généralisation des mesures de confinement en rase campagne comme à la ville. Comment mettre dans un même panier les personnes qui vivent en lien avec les lois de la nature (agriculture, élevage, artisanat) et celles qui dépendent d'une activité plus typiquement citadine et bureaucratique ?

Quoi qu'il en soit, il faut noter l'importance de ce changement dans le rapport à la terre, ce déracinement de la population athénienne. D'un point de vue plus symbolique, ce rapport à la terre est à l'image des liens aux origines et à la mère. Or, c'est bien là qu'il faut rechercher l'origine de l'instauration du surmoi. C'est en effet le rapport à la mère qui est refoulé pour mettre en place la politique du surmoi, avec ses nouvelles lois, dorénavant écrites par les fossoyeurs du précédent régime. Aux yeux du surmoi des modernes, la relation à la Terre-Mère est synonyme d'inceste, interdite, et c'est bien pourquoi les modernes sont passés à côté de la signification symbolique de l'œuvre de Sophocle.

Comme Freud qui n'a pas suivi Œdipe dans sa traversée jusqu'à Colone pour devenir un héros, c'est toute la culture moderne qui s'interdit la traversée des crises pour préférer ériger barrières et autres mécanismes de protection. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud (1930) avait reconnu les problèmes qui ne manquent pas de faire suite à cette coupure du lien aux origines avec le refoulement de la problématique œdipienne. « *La civilisation pour sa part ne tend évidemment pas moins à restreindre la vie sexuelle qu'à accroître la sphère culturelle. Dès sa première phase, la phase du totémisme, ses statuts comportent l'interdiction du choix incestueux de l'objet, soit la mutilation la plus sanglante peut-être imposée au cours du temps à la vie amoureuse de l'être humain. De par les tabous, les lois et les mœurs, on établira de nouvelles restrictions frappant aussi bien les hommes que les femmes.* »

Si Freud s'appuie sur le mythe d'Œdipe pour y repérer l'origine d'un complexe qui taraude notre civilisation du malaise, il n'est pas certain qu'il ait bien compris le message du génial tragédien. Freud ne respecte pas le *mythos* (la langue symbolique) lorsqu'il réduit Œdipe aux observations plus factuelles des pulsions contradictoires de la petite enfance. Conrad Stein l'avait reconnu, « *Il ne ➔*

→ et répressions, hégémonie du discours spéculatif, statistiques quotidiennes (peu importe leur fiabilité et leur comparabilité), etc.

Rien de nouveau, voici donc revenu le temps d'une piqure de rappel pour une société pourtant déjà dopée et tyrannisée par son propre surmoi. Drones policiers, menace de vaccination obligatoire, surveillance et géolocalisation, 5G, un coup de fouet pour développer de nouvelles technologies avec la promesse de juteux bénéfices. Autant faire d'une pierre deux coups, puisqu'en plus de garantir le bien de chacun et de tous, la répression est bonne pour l'économie. Ainsi, même si à chaque vague d'épidémie quelque chose est perdu, la fuite en avant de la modernité saura compenser les pertes. Une fois de plus, ce sera un mal pour un bien.

Sur le modèle du développement de la médicalisation des populations, chaque symptôme devient une opportunité pour développer les solutions favorables au développement économique du monde moderne. Les antidépresseurs sont prescrits à tour de bras, surtout en période de crise, et à une population de plus en plus jeune. Il suffit de positiver. La fin justifie les moyens. Pour l'économie, il est intéressant de développer les bonnes maladies, c'est-à-dire rentables sans être mortelles.

La pollution des eaux que cette consommation galopante entraîne permettra de développer le commerce des eaux minérales. Où est le problème ? Il est sorti des écrans radars, noyé dans les eaux, les statistiques n'en parlent plus, on a voulu le faire disparaître et c'est gagné, une fois de plus ! Pour qu'elles soient efficaces, il faudrait même que les mesures prises fissent plus mal que le mal redouté, c'est une question de transfert. Comme en thérapie. Reste l'inconnue quant au besoin de maintenir ces mesures et-ou de la capacité de traverser et d'intégrer l'ensemble des événements et des souffrances provisoirement évités ou soulagés (par le transfert et son prix). Faut-il généraliser ces règles en faisant siennes les nouvelles décisions politiques, ou risquer l'opprobre en appelant au rétablissement des libertés perdues ? Car, entre-temps, le monde a perdu ses couleurs, au lavage la vie s'est même rétrécie, et ceux qui se le rappellent passent pour des rabat-joie.

Les psychiatres et les neuropsychologues diront sans doute que l'oubli est une bonne chose pour préserver l'équilibre psychologique des individus et favoriser leur malléabilité. Il faut suivre le progrès et accepter les nouvelles règles, plus objectives. L'image de l'homme et de la femme est

ici instrumentalisée, victimes sans ressources qu'il faut sauver des griffes du destin. Mais s'il ne faut pas tout jeter des progrès, pourquoi ne pas aussi valoriser le potentiel d'intégration des individus et de la collectivité ? Car l'alternative existe, qui consisterait au contraire à faire un effort de mémoire pour ne pas perdre de vue le monde d'avant la crise. Mieux, et comme en thérapie, il s'agirait de profiter de la crise pour éventuellement intégrer d'autres conflits entre-temps oubliés, toujours en attente de notre attention.

En effet, faut-il absolument écarter du débat nos potentiels de résilience, lesquels sont pourtant les meilleurs garants de la maturation des individus, du développement de leur immunisation ? Les survivants du coronavirus, ceux qui traversent les épreuves, ne vivront-ils pas mieux que ceux qui devront continuer à s'en préserver ? Nos

aïeux disposaient-ils d'autres ressources et connaissances que nous aurions oubliées (non validées scientifiquement) pour traverser leurs épreuves, faire leurs deuils ? Allons-nous perdre ces compétences et nous affaiblir ? Cette alternative n'est, bien entendu, pas sans nous rappeler les quelques dissidences

L'oubli est une bonne chose pour préserver l'équilibre psychologique des individus et favoriser leur malléabilité.

qui sont apparues dans la gestion récente de l'épidémie du coronavirus, quand des pays, comme la Suède, ont refusé d'imposer les mesures de confinement (tout comme, dans un premier temps, la Grande-Bretagne), pensant que l'exposition au virus pouvait aussi produire une immunisation de sa population sur le long terme – comme c'est généralement la règle.

Ne soyons pas dupes, l'humanité devra à nouveau affronter ses démons, et ce n'est pas en obéissant aux injonctions surmoïques qui veulent ériger des barrières toujours plus hautes que la vue sur la campagne nous sera rendue, même si l'on y perce des fenêtres. Ce qui est refoulé ou forcé du langage est susceptible de revenir, « *par la fenêtre* », disait Jacques Lacan. Quant au destin collectif, « *un peuple qui oublie son histoire se condamne à la revivre* », disait pour sa part Winston Churchill.

LA DETTE HISTORIQUE

Si les traumatismes et les crises fissurent les défenses, elles laissent aussi resurgir les fantômes d'autrefois, les mémoires inconscientes, y compris celles transgénérationnelles. Les psychothérapeutes le savent, les crises et les traumatismes sont donc aussi une opportunité pour reprendre le fil d'anciennes histoires refoulées mais

non intégrées, et permettre une guérison plus conséquente. Profiter du retour du refoulé pour l'analyser et l'intégrer constituerait une alternative à la solution moderne du renforcement des refoulements, surmoïque, avec sa fuite en avant et le risque de programmer le retour de la dette accumulée.

N'esquivons donc pas cette invitation au ressouvenir et penchons-nous sur l'histoire des pandémies, en particulier sur la première épidémie documentée qui nous ramène à l'Antiquité et à Athènes. En effet, entre 430 et 426 av. J.-C., plusieurs vagues d'une terrible épidémie de peste décimèrent un tiers de la population. Le rappel et l'analyse de cette pandémie sont d'autant plus intéressants qu'elle survient à un moment charnière de l'histoire des civilisations.

Françoise Dastur souligne l'importance du changement qui prend place à ce moment de l'histoire. « *Les philosophes sont assez d'accord entre eux sur le fait qu'une véritable mutation de la pensée humaine s'est opérée au moment de l'apparition de la philosophie : pour Platon, c'est le passage de l'opinion, de la doxa, à la science, à l'épistémè ; pour Hegel, c'est celui de la représentation figurée dans l'art et la religion au pur concept et à la pure spéculation ; pour Husserl, il s'agit d'une véritable révolution de l'humanité qui invente ainsi une nouvelle attitude à l'égard du monde, l'attitude théorique, alors qu'auparavant tout était dominé par les pratiques. Même Nietzsche voit dans le moment socratique une véritable rupture avec le passé et "l'unique pivot de l'histoire universelle", bien qu'il ne considère nullement cette rupture comme un progrès, mais plutôt comme une décadence.* » (Dastur, 2007.)

Il importe d'analyser les tenants et les aboutissants de cette transition à Athènes, pour mieux comprendre les « solutions » mises en place par notre civilisation moderne, face aux pandémies depuis cette époque. Surtout que la peste à Athènes s'est déclarée dans des circonstances très significatives. Pour se protéger des assauts des Spartes, Périclès avait renforcé la ville et décidé d'y cantonner la population qui vivait jusqu'ici sur les terres. Cet exode rural entraîna la surpopulation des rues de la cité, un contexte qui favorisa la propagation d'autant plus meurtrière de la peste.

Il est ainsi possible d'associer les traumatismes liés à la peste à Athènes avec ce déracinement des individus, éloignés de leur terre pour devenir les enfants de la cité, des citoyens. Un mouvement qui s'accompagne d'une substitution des références aux lois non écrites du vivant, vers celles écrites qui dictent dorénavant le destin des membres de la cité. La violence de l'épidémie de la peste

à Athènes se double ainsi d'un changement de statut des individus. Jusqu'ici enracinés et partie intégrante d'un tout, les nouveaux citoyens s'en trouveront coupés au prétexte qu'ils gagnent de nouveaux droits (démocratiques) et l'accès à plus d'équité, en principe.

Sur ces points, lors de l'épidémie du coronavirus, la question s'est aussi posée quant à la pertinence d'une généralisation des mesures de confinement en rase campagne comme à la ville. Comment mettre dans un même panier les personnes qui vivent en lien avec les lois de la nature (agriculture, élevage, artisanat) et celles qui dépendent d'une activité plus typiquement citadine et bureaucratique ?

Quoi qu'il en soit, il faut noter l'importance de ce changement dans le rapport à la terre, ce déracinement de la population athénienne. D'un point de vue plus symbolique, ce rapport à la terre est à l'image des liens aux origines et à la mère. Or, c'est bien là qu'il faut rechercher l'origine de l'instauration du surmoi. C'est en effet le rapport à la mère qui est refoulé pour mettre en place la politique du surmoi, avec ses nouvelles lois, dorénavant écrites par les fossoyeurs du précédent régime. Aux yeux du surmoi des modernes, la relation à la Terre-Mère est synonyme d'inceste, interdite, et c'est bien pourquoi les modernes sont passés à côté de la signification symbolique de l'œuvre de Sophocle.

Comme Freud qui n'a pas suivi Œdipe dans sa traversée jusqu'à Colone pour devenir un héros, c'est toute la culture moderne qui s'interdit la traversée des crises pour préférer ériger barrières et autres mécanismes de protection. Dans *Malaise dans la civilisation*, Freud (1930) avait reconnu les problèmes qui ne manquent pas de faire suite à cette coupure du lien aux origines avec le refoulement de la problématique œdipienne. « *La civilisation pour sa part ne tend évidemment pas moins à restreindre la vie sexuelle qu'à accroître la sphère culturelle. Dès sa première phase, la phase du totémisme, ses statuts comportent l'interdiction du choix incestueux de l'objet, soit la mutilation la plus sanglante peut-être imposée au cours du temps à la vie amoureuse de l'être humain. De par les tabous, les lois et les mœurs, on établira de nouvelles restrictions frappant aussi bien les hommes que les femmes.* »

Si Freud s'appuie sur le mythe d'Œdipe pour y repérer l'origine d'un complexe qui taraude notre civilisation du malaise, il n'est pas certain qu'il ait bien compris le message du génial tragédien. Freud ne respecte pas le *mythos* (la langue symbolique) lorsqu'il réduit Œdipe aux observations plus factuelles des pulsions contradictoires de la petite enfance. Conrad Stein l'avait reconnu, « *Il ne* ➔

DOSSIER

Crises, transitions et développements

→ fait pas de doute qu'en ce qui concerne l'intelligence du texte de Sophocle, Freud parlait à côté, selon l'expression de Jean-Pierre Vernant. » (Stein, 1981.)

LA PERTE DU MYTHOS ET L'HÉGÉMONIE DU LOGOS

Aurions-nous perdu quelque chose à l'occasion du changement de civilisation à Athènes, que l'épidémie de peste aura contribué à nous faire oublier ? Quelque chose que précisément Sophocle pourrait nous rappeler et que nous ne pouvons plus comprendre aujourd'hui ? Quelque chose qui aurait trait à notre relation aux origines, à la Terre-Mère ? Quelque chose qui nous permettrait de traverser les crises, comme Œdipe qui finira héros de Colone ? Quelque chose que notre civilisation moderne tente vainement de compenser avec ses lois et ses interdits, pour toujours plus entériner le discours du surmoi et fabriquer le monde que Georges Orwell (1949) avait anticipé dans son célèbre 1984.

Pour tenter d'y répondre, contrastons déjà le changement de langage qui accompagne ces transformations. Dans un écrit resté célèbre parce qu'il inaugure un nouveau type de discours, plus objectif et rationnel, Thucydide avait décrit les ravages de cette épidémie. « En général, on était atteint sans indice précurseur, subitement en pleine santé. On éprouvait de violentes chaleurs à la tête ; les yeux étaient rouges et enflammés ; à l'intérieur, le pharynx et la langue devenaient sanguinolents, la respiration irrégulière, l'haleine fétide. À ces symptômes succédaient l'éternuement et l'enrouement ; peu de temps après, la douleur gagnait la poitrine, s'accompagnant d'une toux violente. [...] Le corps, tant que la maladie était dans toute sa force, ne se flétrissait pas et résistait contre toute attente à la souffrance. La plupart mouraient au bout de neuf ou de sept jours, consumés par le feu intérieur, sans avoir perdu toutes leurs forces. » (Thucyclide, VI^e siècle av. J.-C.)

Dans un style plus traditionnel, plus artistique et poétique, Sophocle lui aussi parle de l'épidémie de la peste qu'il présente au début d'*Œdipe roi* (429 av. J.-C.). « La cité, prise dans la houle, n'est plus en état de tenir la tête au-dessus du flot meurtrier. La mort la frappe dans les germes où se forment les fruits de son sol, la mort la frappe dans ses troupeaux de bœufs, dans ses femmes, qui n'enfantent plus la vie. Une déesse porte-torche, déesse affreuse entre toutes, la Peste, s'est abattue sur nous, fouaillant notre ville et vidant peu à peu la maison de Cadmos. Et la Cité se meurt en ces morts sans nombre. Nulle pitié ne va à ses fils gisant sur le sol : ils portent la mort à leur tour, personne ne gémit sur eux. Épouses, mères aux cheveux blancs, toutes de partout

affluent au pied des autels, suppliantes, pleurant leurs atroces souffrances. »

Plus descriptif des conditions éprouvées par les malades, les historiens auront préféré la version de Thucydide, tandis que celle de Sophocle sera reléguée dans le registre d'une production littéraire, sans valeur scientifique ou historique. Jusqu'ici considéré comme le père de l'histoire, Hérodote tombe aussi en disgrâce aux yeux des nouveaux citoyens d'Athènes, ceux d'après la pandémie. La préférence pour le discours de Thucydide traduit ce basculement du *mythos* au *logos*, plus factuel mais aussi plus superficiel. Car, en effet, comme je vais en proposer un aperçu, le discours de Sophocle cache une profondeur insoupçonnée, qui renvoie à tout un corpus de connaissances qui ne saurait se transmettre par la seule prise en compte des apparences.

L'OUBLI DES PRÉCÉDENTES CONNAISSANCES

Prenons donc la peine de nous pencher à nouveau sur l'œuvre de Sophocle afin de nous instruire d'anciennes connaissances, celles du monde d'avant les pandémies, qui nous auraient échappé jusqu'ici du fait de cette propension à refouler et à oublier d'où nous venons. Du reste, renouer avec ces anciens savoirs attesterait de notre capacité d'intégrer les crises, sans les pertes qui découlent des refoulements et oublis. C'est aussi reconnaître la fonction qui toujours fut celle des maîtres de l'Antiquité et des premiers tragédiens, éclairer et guider la conscience de leurs concitoyens face aux aléas de la vie.

En respectant la dimension symbolique du mythe d'Œdipe, son *mythos*, il apparaît que de Thèbes à Colone, la traversée d'Œdipe pourrait nous fournir quelques clefs pour intégrer l'épreuve de la pandémie, celle de la peste à Athènes comme celle du coronavirus. Une traversée qui fournit une alternative à la politique surmoïque de la modernité. Car, en effet, il ne faudrait pas oublier la seconde pièce, *Œdipe à Colone*, l'œuvre testamentaire de Sophocle, peut-être bien la plus importante. Et lorsque l'on appréhende l'ensemble du récit de Sophocle sur Œdipe, l'intention du poète saute aux yeux. Partant de la peste au début d'*Œdipe roi*, et achevant *Œdipe à Colone* (406-405 av. J.-C.) avec le retour en grâce du héros et la garantie de prospérité qu'il lègue à son hôte Thésée, Sophocle nous propose un modèle thérapeutique, individuel et collectif, susceptible de remédier aux ravages de la peste. Cette thématique et ses conséquences sont centrales dans ses pièces sur Œdipe, elles se retrouvent d'ailleurs dans l'infertilité du couple de Laïos et de Jocaste, et même dans le couple stérile des parents adoptifs d'Œdipe, Polybe et Merope.



À défaut de pouvoir résumer l'analyse que je présente dans mon livre *À propos de la métamorphose d'Œdipe en héros de Colone* (Gaillard, 2020), quelques points méritent ici d'être mentionnés pour mesurer notre oubli des connaissances d'avant les pandémies, utiles à leurs traversées. Dans l'enquête qu'il mène pour sauver son royaume de la peste, Œdipe doit faire la lumière sur la disparition du précédent roi, Laïos. Au passage, le devin Tirésias l'avertit : « Ce jour te verra nourrir et renaître à la fois ! » Le long de ses recherches, Œdipe découvre que sa reine, Jocaste, n'est autre que sa propre mère et que c'est lui-même qui avait tué son père, Laïos, alors qu'il était en état de légitime défense. Le destin qu'il redoutait le plus lui revient de plein fouet pour précipiter sa chute, vertigineuse. S'il meurt à sa première vie, contrairement à ce que toute une culture moderne voudrait nous faire croire, ce n'est pas pour autant le fin mot de l'histoire. En arrêtant son analyse sur cet épisode, à la fin d'*Œdipe roi*, l'interprétation freudienne entérine le discours surmoïque qui interdit tout avenir. Freud et tant de modernes « oublient » la suite du récit, *Œdipe à Colone* ! Œdipe sert alors admirablement des fins transférentielles (inavouables), comme bouc émissaire, comme modèle à ne surtout pas suivre.

Reste que ce n'est pas là le propos de Sophocle, lequel offre à Œdipe cet avenir dont personne ne veut entendre parler, qui est pourtant du plus grand intérêt si l'on souhaite un jour voir la prospérité première rétablie. En effet, dans *Œdipe à Colone*, Sophocle nous explique comment, après l'exil et avoir traversé le désert, Œdipe retrouvera la grâce des dieux ainsi qu'une place dans la communauté des hommes. Surtout ne pensons pas qu'en restaurant la prospérité dans *Œdipe à Colone*, Sophocle ne ferait que d'exprimer un pieu désir. Ce serait bien mal le connaître et faire offense à son génie. Pour suivre Sophocle jusqu'à Colone, il nous faut comprendre les conséquences positives pour Œdipe d'avoir découvert le secret sur ses origines.

Si la révélation de ses origines précipite la tragédie d'Œdipe, elle lui permet surtout de découvrir qu'il était aliéné par les histoires qui marquèrent sa famille. Rappelons qu'à l'époque, et dans les cultures traditionnelles, tous redoutaient les conséquences des héritages transgénérationnels et en particulier les malédictions familiales. À plusieurs reprises, Sophocle y fait référence dans son texte, mais aucune des interprétations (modernes) du mythe ne s'est inquiétée d'analyser plus avant l'origine de la malédiction familiale héritée par Œdipe, et qui pourtant fournit les clefs

« Le dépeçage de Penthée par les Bacchantes ». Fragment d'une fresque attribuée à Daniele Ricciarelli da Volterra (1509-1566), Chambre du Cardinal Ranuccio (1547-1550), Palais Farnèse, Rome



→ indispensables pour comprendre la métamorphose d'Œdipe en héros de Colone.

Œdipe n'était, bien évidemment, pas à sa place dans le lit de sa mère ni sur le trône de son père. Il était un autre, aliéné, privé d'être lui-même, c'est-à-dire pas encore né en tant que sujet. Ce n'était pas seulement la place de son père qu'il occupait, mais également celle de son aïeul Penthée, lequel avait hérité du trône de son propre grand-père, Cadmos. Or, Penthée fut victime du premier infanticide de l'histoire thébaine, massacré par sa propre mère qui l'avait pris pour un lion alors qu'elle était en transe et qu'avec d'autres Bacchantes elles célébraient

Dionysos. Lorsqu'elle reprendra ses esprits, elle restera inconsolable devant l'étendue du désastre, reprochant aux dieux de se servir de la faiblesse des humains pour parvenir à leurs fins. Voilà l'histoire jamais terminée, le deuil impossible à faire qui hantera toute la lignée des femmes jusqu'à Jocaste et Antigone. Une histoire qui s'est répétée avec Œdipe lorsqu'il fut lui aussi victime d'une tentative d'infanticide de la part de ses parents, Laïos et Jocaste, au même endroit sur le mont Cithéron.

Il faut maintenant comprendre que, lorsque les Thébains offrent à cet inconnu le trône vacant, il s'agit surtout de combler le deuil non fait de Penthée avec le parfait représentant de son fantôme, survivant à l'infanticide, redescendu du Mont Cithéron et issu comme son aïeul des deux lignées engendrées par Cadmos.

Nous découvrons ainsi ce qui habitait Œdipe et qui l'aliénait. En miroir à la peste qui ravageait son pays, un mal intérieur le rongait qui lui venait de ses héritages transgénérationnels : la mort donnée par celle qui devrait donner la vie, la présence d'une mère en transe, instrument meurtrier des dieux, qui déchiquette son fils Penthée de ses mains nues, pour se retrouver avec un deuil impossible à faire. Mais, attention, au-delà des apparences, ce tableau représente surtout l'impossibilité dans laquelle se trouve cette mère à donner naissance au sujet chez son fils. C'est là l'origine du mal qui pèse sur notre advenir sujet, si le parent donne naissance à un corps, il ne donne pas forcément naissance au sujet dans ce corps. La problématique se rejoue avec Laïos et Jocaste, trop aliénés par leurs héritages transgénérationnels pour donner naissance à un sujet chez Œdipe (le mythe joue ici sur le contraste entre le couple parental superficiel, Polybe et Merope, et le couple réel de Laïos et Jocaste, incapable de donner naissance à un sujet et qui cherche à faire périr Œdipe trois jours après sa naissance). L'héritage de

cette problématique explique pourquoi Œdipe devait passer par cette crise pour en prendre conscience, et pourquoi il était resté incestueux jusqu'au jour de sa véritable naissance – comme sujet.

Avec la mise à jour de l'histoire familiale qui l'aliénait, Œdipe peut dorénavant intégrer sa préhistoire, ce qui lui permettra de devenir ce héros garant de la prospérité à Colone. Il se défendra de sa première vie qu'il dira avoir subie plus que vécue : « *Tout cela je l'ai subi, je ne l'ai pas voulu. Tel était le bon plaisir des dieux ; sans doute poursuivaient-ils ma race d'une haine ancienne.* » Comme il le dira à son fils Polynice, « *je ne suis plus celui que tu as connu* », « *C'est lorsque je ne suis plus rien que je deviens un homme* », dit-il encore.

Nous pouvons maintenant comprendre comment l'horrible spectacle des ravages de la peste, décrit aussi bien par Thucydide que par Sophocle, reflète chez Œdipe une même tempête intérieure, oubliée et inconsciente. Celle du sujet qui cherche à advenir en dépit de ses aliénations et des histoires

non terminées qu'il hérite de ses aïeux. Si Œdipe devient un héros, c'est parce qu'il découvre son propre mal, parce qu'il apprend à se connaître, ce qui lui permettra de traverser la crise et de sortir grandi de l'épreuve. Voilà l'explication qui manquait à Freud et à tous les modernes pour pouvoir suivre Œdipe jusqu'à Colone.

Sans doute avons-nous besoin d'un nouveau paradigme de référence qui ne soit pas basé sur le refoulement et l'oubli des anciennes connaissances.

REFOULER OU TRAVERSER LES PANDÉMIES ?

Chaque crise, chaque tragédie, nous replace devant une même alternative. D'une part, il y a l'option du refoulement de la problématique subjective qui nous éloigne à chaque fois un peu plus du sujet et de son désir d'advenir. D'autre part, la crise pourrait nous contraindre à renouer avec notre propre crise intérieure (inconsciente) pour l'intégrer. Incompris jusqu'ici, le modèle que nous a laissé Sophocle avec son mythe d'Œdipe nous indique cette option d'un retour à soi, conforme à la célèbre maxime : connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux et l'univers. C'est assurément là une position plus durable, qui consiste à ne pas perdre de vue la subjectivité de son rapport au monde, quand bien même celui-ci semblerait être un sort commun. Au contraire, s'accrocher à son objectivation et chercher à reprendre le discours collectif nous éloigne de notre propre réalité, sans plus nous questionner : que suis-je en train de vivre, quel sens cette expérience a-t-elle pour moi, et qui suis-je ? Le « nous » qui viendrait remplacer le « je » serait encore un facteur supplémentaire d'aliénation, qui

interdirait la traversée de la crise par l'intégration de ce qui nous habite inconsciemment.

Le lecteur s'en rend compte, avec Sophocle la situation s'est renversée. De quelles tragédies intérieures les crises extérieures (collectives) et notre propre manière d'y faire face sont-elles le reflet ? Sophocle nous invite de l'autre côté du miroir, pour découvrir et rétablir le dialogue entre les deux mondes, intérieur et extérieur, intime et manifeste. Les crises se font ainsi des miroirs potentiellement instructifs, des occasions de reconnaître le jeu des mécanismes de défense, l'adhésion aveugle au discours collectif qui nous aliène, désincarné, scientifique, économique, juridique, et qui élude ce que le sujet en chacun aurait à en dire.

Au contraire, le nouveau genre de héros incarné par Œdipe prend appui sur l'adversité du monde comme d'un levier vers une meilleure connaissance de soi. Il apprend à embrasser sa propre crise intérieure, et n'éprouve plus le besoin de la projeter sur le monde extérieur. Or, les crises collectives, bien plus que ne pourraient le faire celles individuelles, peuvent nous faire perdre ce rapport de subjectivité face aux événements, pour céder au discours collectif et à son idéal d'objectivité, bref répéter ce passage du *mythos* au *logos* et nous éloigner d'une reconnaissance et d'une élaboration des crises qui nous habitent inconsciemment.

CHANGER DE PARADIGME ?

Les solutions aux crises actuelles et futures ne viendront pas de celles et ceux qui poursuivent et renforcent la politique du surmoi, celle du refoulement de leurs propres crises intérieures au profit de cette politique unilatérale des mesures de répression et ses nouvelles lois. Le régime surmoïque n'est pas capable de remédier aux maux qu'il aura lui-même engendrés. Aussi intelligents et éthiques puissent-ils être, les lois, règles, interdits, sont bien plutôt des aveux d'impuissance d'une civilisation incapable de donner naissance à des sujets – une condition *sine qua non* au bon fonctionnement de la démocratie.

Le grand public commence à remettre en cause le paradigme scientifique, corrompu par les exigences économiques. En vérité, son idéal d'objectivité est caduc depuis les travaux d'Albert Einstein sur la relativité. Comme dans d'autres domaines, les mots sont détournés de leurs significations pour tromper notre intelligence. Sans doute avons-nous besoin d'un nouveau paradigme de référence qui ne soit pas basé sur le refoulement et l'oubli des anciennes connaissances, où les mondes ne seraient pas en opposition, mais en équilibre.

Avec le dérèglement climatique, la pollution de la planète, l'intoxication des eaux et des aliments, il ne semble plus possible de cumuler la dette et de la déléguer encore aux prochaines générations. Dans son livre *Après nous le déluge, les temps modernes comme expérience antigénéalogique*, Peter Sloterdijk analyse cette dérive moderne d'une rupture aux origines pour une interminable chute en avant. Fondée sur la dissolution du lien généalogique, la modernité inverse la temporalité : « *Ce seraient les futurs qui compteraient réellement et non pas les origines.* » (2018.) Coupés de leurs racines et de leurs filiations, les modernes sont devenus incapables d'appréhender le futur lointain, au point de le dénier lorsqu'il ne peut plus servir d'idéal. En conséquence, et comme cela s'observe dans la pratique clinique et dans des mouvements militants, les enfants sont tenus d'être les parents de leurs parents (déracinés) ! Comme Freud devant Sophocle et comme Œdipe devant ses parents, la dernière génération n' imagine pas à quel point elle manque d'une transmission de la part des précédentes générations et se retrouve à devoir porter leurs dettes inavouées (aliénantes). Pour qui cherche à mieux comprendre la problématique moderne depuis la peste à Athènes et son déracinement, l'erreur d'interprétation du mythe d'Œdipe de Freud peut être féconde (Gaillard, 2020). Comme tous les modernes, le Viennois ne se doutait pas que, devant Sophocle, il eût été mieux inspiré de se positionner comme un fils dont le père aurait quelque chose à lui transmettre. Au nom d'une innovation supposée supérieure, le « progrès », Freud a cru mieux comprendre les pièces de Sophocle que l'auteur lui-même. Ce fantasme et symptôme sont patents chez celles et ceux qui ne savent pas vraiment d'où ils viennent ni où ils vont. Ils se retrouvent dans ces nouvelles psychothérapies qui réinventent la roue parce qu'elles ignorent et dénigrent les savoirs qui pourtant les fondent. En cela donc, Freud est moderne, privé du savoir des Anciens sur les principes transgénérationnels auquel il substitue le mythe du paradis perdu mythique.

Les solutions aux problématiques d'aujourd'hui viendront par celles et ceux, chercheurs, dirigeants ou intellectuels, qui sauront, comme le héros de Sophocle, subjectiver les crises de manière à les traverser et à ne plus éprouver le besoin de les objectiver dans le monde extérieur. Parce qu'elle permet de prendre la mesure des travers de la modernité et qu'elle lève le voile sur une partie oubliée de l'humanité – notamment son appartenance à la nature et au monde, ses origines –, la découverte des principes transgénérationnels qui sous-tendent l'œuvre de Sophocle peut contribuer à nous remettre sur la voie d'un meilleur équilibre entre les mondes passés, présents et futurs. ▀